

« Vertes collines d'Afrique » : perception et compréhension du paysage chez un homme de lettres : E. Hemingway

Christian Prioul

Introduction

Green Hills of Africa ou *Les Vertes Collines d'Afrique* est le titre, inquiétant de banalité, d'une œuvre qu'Ernest Hemingway écrivit tout de suite après son safari de 1934 dans le nord de la Tanzanie. Hemingway avait connu dans son enfance une précoce initiation à la nature. Poussé par son sens de la chasse, il s'immergea corps et âme, lors de ce safari, dans un milieu tropical nouveau pour lui.

L'expression « homme du commun » ne lui convient guère. Il vaut mieux dire qu'il pratique l'interface de l'Homme et de la Nature à l'image du marin naviguant au contact de la côte. Mais il est aussi un intellectuel cherchant une interprétation de la place de l'Homme dans la création, qui ne contredit pas ses expériences. Il pratique et médite cette interface que certains scientifiques d'aujourd'hui souhaitent faire affleurer en toute clarté de concepts, usant d'un langage qui ne les prive des savoirs ni de leurs collègues, ni de leurs devanciers (hommes du commun, philosophes, scientifiques du passé). L'occasion est donc bonne de vérifier si la confrontation entre les géographes tropicalistes et le Hemingway de *Vertes Collines d'Afrique* peut être fructueuse.

En premier lieu, *Green Hills of Africa* mérite d'être traité en document. L'apport s'en apprécie mieux par référence à l'œuvre contemporaine, largement diffusée, d'un géographe qualifié : le chapitre de 56 pages que Fernand Maurette consacre à l'Afrique Orientale dans le Tome XII de la Géographie Universelle (G.U.), publié en 1938, un an après sa mort. Des régions traversées par Hemingway, qui vont des abords du lac Victoria à l'arrière-pays de Tanga, Maurette ne dit rien de spécifique, sauf à propos des Masaï et de leur steppe qu'il décrit en quelques paragraphes disjoints. La relation du littéraire,

publiée en 1935, constitue donc une source d'autant plus utile que la dernière référence bibliographique de la G.U. datant de 1934, elle ajoutait alors un témoignage d'actualité. Comment se fait-il que n'ayant pas été utilisée à l'époque, elle prenne désormais valeur scientifique en tant que pièce d'archive, alors que le contenu n'a pas changé d'un iota ? N'y aurait-il de bons témoins que morts ? N'y a-t-il pas dans les romans, les chroniques, les reportages d'aujourd'hui un réseau anastomosé d'observations pertinentes, presque totalement négligées par les scientifiques qui auraient pour mission de les canaliser ? Maurette a cependant l'avantage d'avoir enrichi son texte de douze photographies, neuf croquis et huit cartes générales, alors qu'Hemingway procède avec une économie de nomenclature parfois gênante, néglige de produire son itinéraire et se satisfait de quelques dessins d'ambiance dans le goût des années trente. Des exemples de l'un et l'autre registre sont proposés ci-dessous pour montrer combien l'illustration a plus vieilli que l'expérience humaine du terrain, transcrite par Hemingway : le document visualisable n'épuise pas la réalité, la carte a besoin de légende et la géographie de tous les voyageurs.

En second lieu, *Green Hills of Africa* permet de démontrer la validité épistémologique du concept de « perception première ». L'intérêt scientifique de ce type de perception dépend bien évidemment, comme dans tout enregistrement, du caractère précis, juste et fidèle de l'appareil utilisé, en l'occurrence du système neurosensoriel -peut-être exceptionnel mais très bien entraîné- d'Ernest Hemingway. Ce dernier est pleinement conscient de l'importance de ce travail préalable de saisie des données. « La première impression que l'on a d'un pays a beaucoup de valeur... On devrait toujours l'écrire pour essayer de la fixer. Peu importe ce que l'on en fait. » Hemingway s'est obligé à rédiger immédiatement son voyage. Le résultat est probant : à un demi siècle de distance, un géographe.

de langue française, connaissant à peine le pays, peut en reconstituer un tableau cohérent et argumenté à partir du texte littéraire. Ceci est

possible par la place accordée à la « perception première » qui limite le phénomène d'« occultation » stérilisant tant de publications scientifiques.

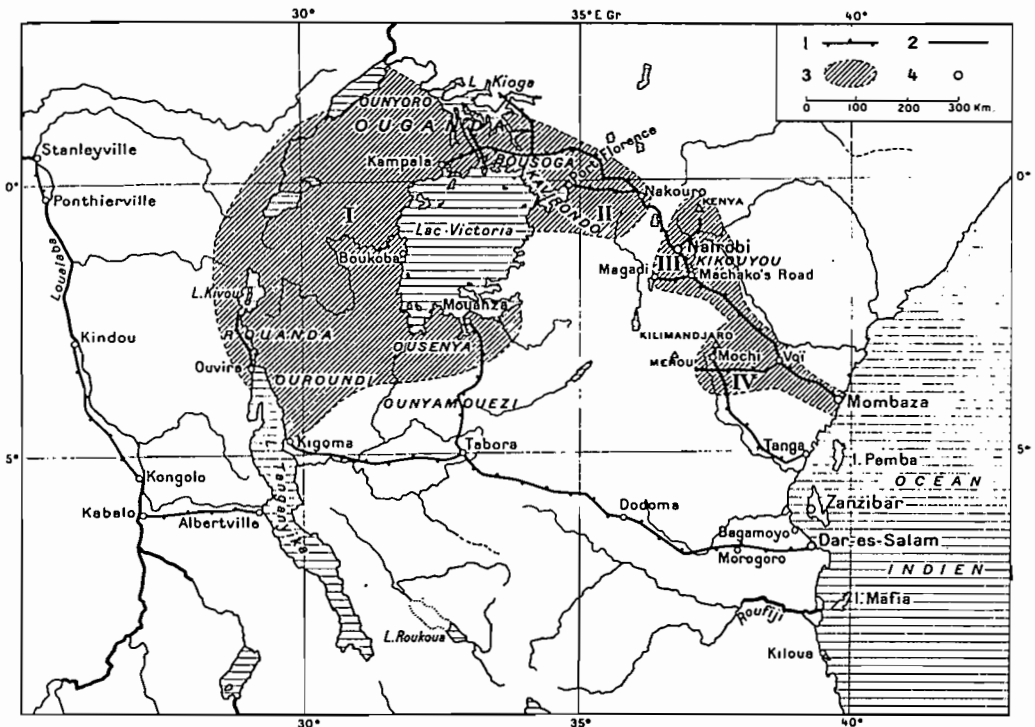


FIG. 18 - Croquis de situation selon F. Maurette.

L'analyse de *Vertes Collines d'Afrique* a été entreprise dans l'ignorance des travaux menés autour de Y. Chatelin et de G. Riou ; elle s'étendait à tous les aspects géographiques de l'œuvre. Ne sont retenues ici, parce qu'il convient d'identifier l'interface majeure, que les lectures susceptibles d'aider à « penser la Nature » et sacrifiées celles sur l'organisation de l'espace ou sur la société coloniale, bien qu'elles ne soient pas séparées des précédentes, pas plus dans le texte que dans la réalité.

En troisième lieu enfin, l'intérêt particulier de *Green Hills of Africa* est d'être une expérimentation. Que la géographie puisse s'enrichir de l'analyse de fictions romanesques bien situées dans le temps et dans l'espace, a été démontré à propos du *Pays de Caux de Maupassant* par Armand Frémont qui ne voit pas « pourquoi les géographes se priveraient de ce révélateur ». Qu'une géographie scientifique bien maîtrisée puisse donner corps et saveur à des fictions romanesques est attesté par des œuvres de Julien Gracq ou de Daniel Rops ; mais combien

de ses thèmes sont à peine effleurés par des romans ou des essais qui pourraient s'en nourrir.

Il ne s'agit là que de relations rendues possibles par la communauté des objets de la description. Avec *Vertes Collines d'Afrique*, Hemingway s'interroge aussi sur l'efficacité de la forme littéraire elle-même à faire connaître une certaine réalité géographique. Selon ses propres termes, mis explicitement en exergue de l'ouvrage, « l'auteur a essayé d'écrire un livre absolument sincère pour voir si l'allure d'un pays et le schéma de l'action durant un mois pouvaient, si on les représentaient fidèlement, rivaliser avec les œuvres d'imagination ». Il se place ainsi dans l'esprit d'un géographe abordant la description régionale et qui, ordinairement, ne met pas en doute la supériorité de sa démarche scientifique tout en continuant d'utiliser, au moins pour ses conclusions, les procédés de l'exposition littéraire. Voilà donc une interface formelle propre à introduire une réflexion sur ce qui pourrait être le langage commun - le référentiel - de la littérature et de la géographie.

I. La restitution des paysages

Hemingway décrit longuement (« Poursuites remémorées ») l'escarpe orientale de la Rift Valley du pays Mbulu puis, cursivement, les plaines du lac Manyara. Dans les fortes collines qui parsèment le sud de la « steppe Masai », il devait enfin (« Poursuite, ce bonheur ») tuer une antilope Koudou, avant d'effectuer la traversée de Hondoa à Handeni, à 100 km au nord de l'axe capital de la Tanzanie contemporaine, Dodoma - Dar-es-Salam. Il ne cherche évidemment pas à discerner les éléments géomorphologiques, biogéographiques et atmosphériques, insécables dans l'unité du paysage, mais il en note les « valeurs », dégagant ainsi les interrelations dominantes.

1. L'escarpement occidental de la Rift Valley

« C'était une région verte, plaisante, avec des collines au-dessous de la forêt qui poussait drue au flanc d'une montagne... elle était coupée par le lit de plusieurs cours d'eau qui dévalaient des futaies épaisses » et qui traversaient « la pente d'un piedmont tout en collines jusqu'à l'endroit où le terrain s'aplatissait dans l'herbe brune et brûlée... plus loin, au-delà d'un long pan de pays étaient la brune Rift Valley et le scintillement du lac Manyara ».

a) *Demi-horst, demi-wald*

Le paysage de l'escarpement occidental de la Rift Valley est ainsi retranscrit non pas comme une ligne de fracture dénivellant deux milieux, mais comme une épaisseur occupée par la forêt. L'erreur d'échelle, que nul ne commettrait s'agissant du versant alsacien des Vosges, s'en trouve évitée (1). En même temps, la place de la forêt est - à juste titre - mise en relief.

De fait, pour qui pénètre l'escarpe Mbulu venant du Serengeti ou d'Arusha à travers la prairie rase et souvent jaune, la surprise première est bien celle des grands lambeaux de forêt humide accrochés à la pente que l'illusion optique fait croire rigide, continue et tassée : le demi-horst se montre d'abord comme demi-wald, affronté à la course des alizés.

« Une brise fraîche soufflait de l'Est et poussait ses vagues dans l'herbe des côtes. Il y avait beaucoup de gros nuages blancs et les grands

arbres de la forêt, au flanc de la montagne, poussaient si serrés et étaient si feuillus que vous auriez cru pouvoir marcher sur leurs cimes. » Alizés, cumulus, pluies orographiques, forêt dense : tout y est, dans l'ordre et aussi bien que chez Maurette : « ... les hauts massifs de la fosse centrale portent tous à leur base une couronne de forêt vierge, sorte de serre chaude et humide d'où montent au matin, comme d'un lac, des vapeurs qui vont se condenser vers le soir sur les sommets » (G.U. p. 116).

De la forêt, Hemingway fait comprendre de manière originale l'épaisseur (cette troisième dimension ordinairement décrite en coupe et par l'expression courante de « manteau forestier ») cachant les formes propres du terrain. Il la perçoit lors d'un vol au-dessus du Kilimandjaro alors qu'il se trouve « au-dessus des montagnes, avec de brusques abîmes de forêts dressant le vert de leurs cîmes, les pentes couvertes de bambous se détachant si nettement, et de nouveau l'épaisse forêt sculptée en saillants et en creux... » Il l'expérimente aussi comme piéton : « Nous décidâmes, sottement, de couper droit à travers le flanc de la montagne, en-deçà de la lisière de la forêt. Et dans l'obscurité, suivant cette ligne idéale, nous descendîmes dans les ravins profonds qui semblaient n'être que des pentes boisées jusqu'à ce que l'on fut dedans. » Démaquillé de l'épaisseur végétale, le terrain apparaîtrait bien différent, tout en serres et cévennes.

Alors qu'en Afrique centre-occidentale la forêt est un monde où l'on s'immerge, en Afrique centre-orientale, où elle est plus réduite et discontinue, elle se laisse presque toujours voir de l'extérieur comme difficilement pénétrable et distincte de l'espace ouvert, clairement humanisé. Non seulement la circulation s'en trouve facilitée, comme le dit bien F. Maurette, mais les lisières - si favorables à la vie - multipliées.

b) *Le piedmont sous l'escarpe*

La chasse étant infructueuse, le guide recruta quarante porteurs Mbulu, pour rapprocher le safari de la lisière forestière - biotope du rhinocéros - s'obligeant ainsi à recouper toute la dissection, ce qui fournit à Hemingway l'occasion d'en noter les formes, les couleurs, les agencements végétaux. « Et le matin, de nouveau, nous partîmes à la tête des porteurs pour monter et descendre, traverser les collines, une vallée aux forêts profondes et puis arriver jusqu'à un long plateau et le traverser dans les hautes

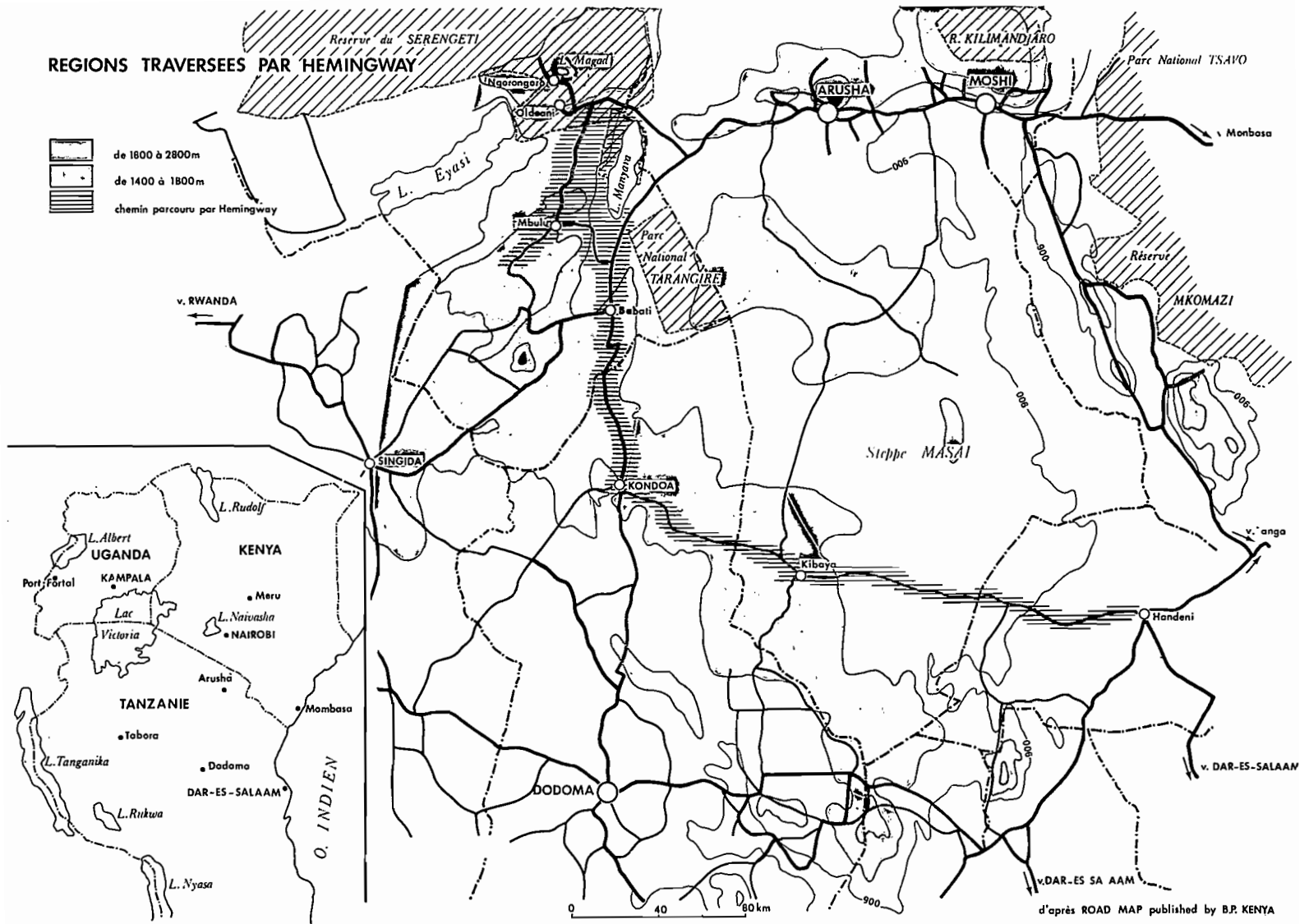


FIG. 19 - Cartes des régions traversées par Hemingway

herbes qui rendaient la marche difficile et encore monter et descendre et traverser, nous reposant parfois à l'ombre d'un arbre et puis monter encore et descendre et traverser, toujours dans les hautes herbes dans lesquelles maintenant il fallait se frayer un passage, voilà ce que nous fîmes sous un soleil très chaud. »

En Afrique centre-orientale les piedmonts regardant vers l'Est, reçoivent, du fait de leur pente, les rayons matinaux - fort efficaces avant que ne s'amorcent les convexions - de manière moins oblique que les plaines : ils sont chauds et secs ; les pluies orographiques y sont moindres que sur les hauteurs ; leurs sols souvent perméables sont soutirés par les talwegs conséquents, souvent fortement incisés ; l'évaporation est intense sur les interfluves couverts de savanes herbeuses, maigrement piquetées d'acacia. « Le pays de Droopy, quand nous l'atteignîmes ce soir-là, après avoir roulé en pleine chaleur à travers des collines au sol rouge, aux buissons épineux, paraissait épouvantable. Il se trouvait à l'extrémité d'une zone où tous les arbres avaient été cernés pour combattre la mouche tsé-tsé. » Le camp s'établit là « sous l'ombre maigre de quelques arbres morts » face à « un village indigène sale et poussiéreux ».

Les piedmonts ainsi orientés ne sont pas favorables à l'homme qui préfère s'installer plus haut et plus à l'Ouest.

c) Les gorges dans le piedmont

« Le lendemain, je découvris que je m'étais trompé du tout au tout sur ce pays. » C'est qu' Hemingway s'engage alors dans une gorge profondément encaissée sous la surface du piedmont, assez semblable à celle d'Olduway, toute proche, où les Leakey, à la même date, se consacraient à reconstituer la vie des Australopitèques et l'émergence unique au monde de *homo habilis*, vieux de près de deux millions d'années.

« Le canyon descendait jusqu'à la Rift Valley semblant se resserrer à l'extrémité lointaine où il coupait la paroi à pic. » Il y a là, dans la chaleur humide d'une vallée bien fermée par l'association forêt galerie - prairie inondable - pentes en savanes, un biotope exceptionnel.

Au fond de la gorge, « nous étions à l'ombre d'arbres aux grands troncs lisses encerclés à la base par des racines qui montaient en rides

arrondies le long du tronc comme des artères ; les troncs étaient de ce jaune vert d'une forêt française un jour d'hiver après la pluie. Mais ces arbres avaient des branches étendues et très feuillues et, au-dessous d'eux, dans le lit du ruisseau, au soleil, des roseaux semblables à des papyrus poussaient serrés comme les blés et hauts de trois mètres... Nous suivîmes la rive droite, sur une sorte de banquettes herbeuse, à découvert maintenant, examinant un bas-fond plein de grands roseaux secs. Plus loin, sur la rive opposée il y avait les arbres touffus et l'escalier du canyon ; au-dessus de nous les collines étaient une brousse boisée comme un verger d'arbres fruitiers. Devant, au-delà du marais des roseaux, les berges se rapprochaient et les branches des grands arbres couvraient presque le ruisseau. »

Les chasseurs ont peur des charges, mais l'essentiel de leur émotion est que, voyant surgir de partout buffles et rhinocéros de tous âges, ils ont la forte impression d'être entrés dans un autre monde. Ils s'en défendent par cette sorte de rire qui se veut dénégation du réel. « Nous éprouvons tous cette exaltation nerveuse, digne d'un ivrogne hilare, que provoque une profusion soudaine, une profusion idiote de gibier... que soudain on découvre ridiculement, incroyablement abondant. »

De telles visions de la faune - aujourd'hui encore stupéfiantes dans les Parcs voisins de Ngorongoro Crater et du Serengeti - associées aux enseignements d'Olduway, renouvellent nécessairement la problématique géographique des rapports de l'homme et du milieu. Elles obligent à redonner à l'aire animale, au moins en esprit, la place qui fut la sienne jusqu'au triomphe contemporain du machinisme. Elles mènent à considérer les significations profondes du phénomène d'emparquement. Comment réécritre les pages de Maurette intitulées « Vie végétale et animale » sans recourir au tryptique de l'organisation de l'espace en ville - campagne - parc qui prévaut aujourd'hui en Afrique orientale.

2. Les plaines du Manyara

« Nous étions descendus jusqu'à la Rift Valley par une route de sable rouge à travers un plateau puis dans les collines boisées en verger et en contournant un pan de forêt accroché au mur du Rift » d'où le panorama s'ouvrait sur « les rives asséchées cernant le long scintillement du

lac Manyara, coloré en rose, à une extrémité, par un demi-million de points minuscules qui étaient des flamands. »

« De là, la route dévalait les gradins de l'abrupt, pénétrait dans la forêt puis dans le plat de la vallée à travers des parcelles de céréales, de bananiers, d'arbres dont je ne savais pas le nom, de nouveau emmurée dans la forêt, passant devant le comptoir d'un Indien et des huttes, franchissant deux ponts sous lesquels coulaient de clairs ruisseaux rapides, coupant encore la forêt désépaissie maintenant en clairière et, dans un tournant poudreux, s'achevait en piste aux profondes ornières ensablées pour, à travers les buissons, atteindre enfin l'ombre du camp de M'utu-Umbu. »

Hemingway se répète, un peu comme le paysage le long des itinéraires. « Tournant à gauche, nous engageâmes la voiture dans la forêt dense, par une piste rétrécie entre les buissons poussant sous les grands fûts ; elle traversait un ruisseau sur un pont de madriers et de planches tout branlant : nous continuâmes tandis que la futaie s'éclaircissait jusqu'à parvenir dans une savane herbeuse qui s'étendait devant nous jusqu'aux rives du lac asséchées et frangées de roseaux, avec bien plus loin, l'éclat de l'eau et le rose très rose des flamants. Là se trouvaient quelques huttes végétales de pêcheurs, à l'ombre des derniers arbres et, devant nous, le vent courait dans les herbes de la savane et sur le fond blanc-gris du lac asséché où de nombreux petits animaux bondissaient sur sa surface craquelée, alarmés par l'avance de l'auto. C'étaient des reedbucks... » Comment ne pas retenir cet exemple d'azonalité biogéographique d'un espace où se côtoient forêt dense secondarisée et rives lacustres asséchées dans une recherche sur l'évapotranspiration ?

Au-delà commence un monde amphibie mais aussi aérien avec l'avifaune qui en fait le spectacle ; « partout, à droite et à gauche là où les courants s'évacuent à travers une roselière marécageuse étendue jusqu'au lac rétréci, des canards volaient et des grands vols d'oies passaient au-dessus des tertres herbeux émergeant du marais ». « ... et, au coup de feu, vous voyez le nuage de flamants se lever dans le soleil, rendant rose tout l'horizon du lac. Puis ils se posent. Mais après cela, chaque fois que vous tirez, vous vous retournez et regardez le soleil sur l'eau et vous voyez l'ascension rapide de ce nuage et puis cette chute ralentie. »

Le lac Manyara a aujourd'hui de grands hôtels récents dont les clients recherchent ainsi les beautés décrites. L'autre grand spectacle est celui de la migration des zèbres à travers les plaines du Serengeti. Trop célèbre et trop facile sans doute pour Hemingway : « Chasser le zèbre n'était pas drôle ; la plaine morne maintenant que l'herbe avait séché était chaude et poussiéreuse par comparaison avec les collines et l'image que j'en garde est d'être resté assis contre une termitière avec, dans le lointain un troupeau de zèbres galopant dans un nuage de chaleur gris, en soulevant la poussière de la plaine jaune... où avançait la plume de poussière du camion amenant les écorcheurs et les hommes devant découper la viande pour le village. » Trop de monde pour Hemingway, qui ne retrouve son enthousiasme qu'au delà de Babati, à 50 km plus au sud.

3. A travers la pénéplaine et la « steppe » Masai

Le safari accélère une fois quittées les plaines du Manyara : il doit gagner Handeni, à plus de 300 km vers l'E.S.E., à travers cette « steppe Masai » dont Hemingway montre qu'elle est, même en fin de saison sèche, une mosaïque steppe - savane - forêt claire, réglée par la variété topographique de la pénéplaine (2).

Au sud de Babati, les vestiges de forêt humide disparaissent laissant tout le terrain à un entrelac de fourrés arbustifs dont l'auteur indique la variété sans utiliser les mots savane ou steppe, inadaptés. Il chasse tour à tour « dans les collines très escarpées et couvertes de buissons » ou « dans des terrains plats et boisés où l'on se promenait comme dans un parc aux cerfs ». C'est là « à l'extrémité d'une plaine où il y avait seulement des bosquets de broussailles et de sansevières » qu'il entendit « la toux profonde » d'un lion caché dans un archipel « d'épais buissons verts et épineux ». L'observation est curieuse mais bien propre à introduire, dans leur unité topologique, les notions d'interfluve à xérokaolis inclinés, de faciès de pelouse à fourrés et biotope - refuge du lion. « Pendant longtemps, tandis que le soleil montait et que la chaleur augmentait, nous roulâmes à travers ce pays qui était comme, bon Dieu ! un million d'autres kilomètres de cette putain d'Afrique : une brousse enserrant la route, impénétrable et solide comme un sous-bois épineux. »

L'impression de monotonie vient de l'automobile et de la répétition rapide des mêmes variétés. En fait le pays a ses surprises - vallées ou montagnes - et change avec une progressivité qui, bien souvent, ne se révèle qu'a posteriori, une fois franchis les seuils zonaux (3). Ainsi, peu à peu, s'ébauchent les paysages de la steppe Masai proprement dite. « Nous arrivâmes au bord d'une rivière de sable large d'un demi-mille, d'un sable doré, bordée d'arbres verts et semée d'îles boisées. Dans cette rivière, l'eau est sous le sable et les animaux viennent la nuit, ils creusent le sable de leurs sabots pointus et l'eau affleure et ils boivent... Nous campâmes sous des arbres près de trois grands puits où les femmes indigènes venaient chercher de l'eau... Après un long parcours dans ce pays semblable à un million d'autres kilomètres, le paysage commença à s'élargir en prairies sèches et sablonneuses frangées de buissons et qui s'aridifiaient comme un vrai désert avec des fourrés là où il y avait de l'eau ; Pop dit qu'elles ressemblaient à celles de la province frontalière du nord du Kenya. Nous guettions les guérénuks... cette antilope au long cou que son port de tête fait ressembler à une mante religieuse... »

« Enfin la route commença de nouveau à s'élever progressivement dans les collines, des collines basses, bleues, boisées, avec entre elles des kilomètres de buissons épars, un peu plus gros que des arbres fruitiers et, en avant de nous, deux hautes et larges collines forestières, assez grandes pour être des montagnes. »

Hemingway ne manque pas de noter cette dissymétrie qui, si fréquemment, expose la face raide des reliefs vers l'Est dans la conjugaison, toujours assez libre, des données géologiques et météorologiques. « Vues de derrière, les montagnes étaient très belles, avec leurs pentes enforestées, leurs rochers affleurants, des perspectives ouvertes et des prairies au-dessus de la futaie. » Ces terres de moyenne altitude sont celles de cette incomparable « forêt où l'on ne rentre jamais ». « ... la plaine fut derrière nous et devant il y avait de grands arbres et nous entrions dans le plus joli pays que j'ai vu en Afrique. L'herbe était verte et égale, courte comme une prairie qui a été tondue et vient de repousser et les arbres étaient grands, avec des branches hautes, vieux et sans sous-bois... et nous roulions dans une pénombre tachée de soleil en suivant une piste vague... » C'est dans ce décor de forêt claire, exceptionnel aujourd'hui, qu'Hemingway tuera le Koudou devenu symbole de sa quête et

qu'il découvrira à travers une communauté Masai encore en pleine possession de sa culture, la solidarité des peuples dans le milieu.

II. Les sensations climatiques

Quand l'espace est vraiment vécu, le milieu est corporellement ressenti dans ses ambiances climatiques ; elles sont variables selon l'heure et l'exposition, et finement explicitées par les insectes et les grands animaux.

1. Les heures de la journée

Température et chaleur sont deux choses différentes : l'une abstraite, l'autre concrète. La mesure qui analyse trahit la continuité des interrelations du réel d'une autre manière que la subjectivité d'une expérience contingente (4). Les deux approches sont complémentaires. Il est aisé de montrer la valeur, interrogative aussi bien que didactique, de celle d'Hemingway, en reconstituant les heures d'une journée au début d'une saison des pluies qui n'a pas encore commencé (février).

Le crépuscule tropical tombe comme un rideau de scène ; il est plus souvent décrit que l'aurore, traînante quand la masse d'air est humide, mais qui importe davantage aux hommes qui ont à prévoir leur journée (5). En cette saison fraîche et humide, elle est assez rebutante. Ainsi, au petit matin, dans les hauteurs qui ferment à l'Est la steppe Masai : après avoir grimpé « dans le lit sec d'un cours d'eau tout en galets et chaos de boules, recouvert par les broussailles et les lianes, je transpirais tellement que j'avais trempé ma chemise et mes sous-vêtements et, comme arrivés sur l'épaule de la montagne, nous restions à regarder les nuages qui ouataient toute la vallée au-dessous de nous, la brise du matin me refroidit... » C'est vers cette heure que les courbes de température tombent au plus bas et que l'humidité se condense soit en brume soit en rosée (6).

« Il y avait une forte rosée et, comme les roues avançaient sur les herbes et les buissons nains, il pouvait sentir l'odeur des fougères écrasées. Cela ressemblait au parfum de la verveine et il aimait cette odeur de rosée à l'aube, les fougères broyées et l'aspect des troncs d'arbres se détachant en noir sur le brouillard du petit jour tandis que la voiture se créait un



PHOTO 10 - « La volière des Oiseaux », H. Le Roy, début du 18^e siècle. Mémoires du Museum d'Histoire Naturelle, XV, 1957.
Un exemple de document naturaliste.

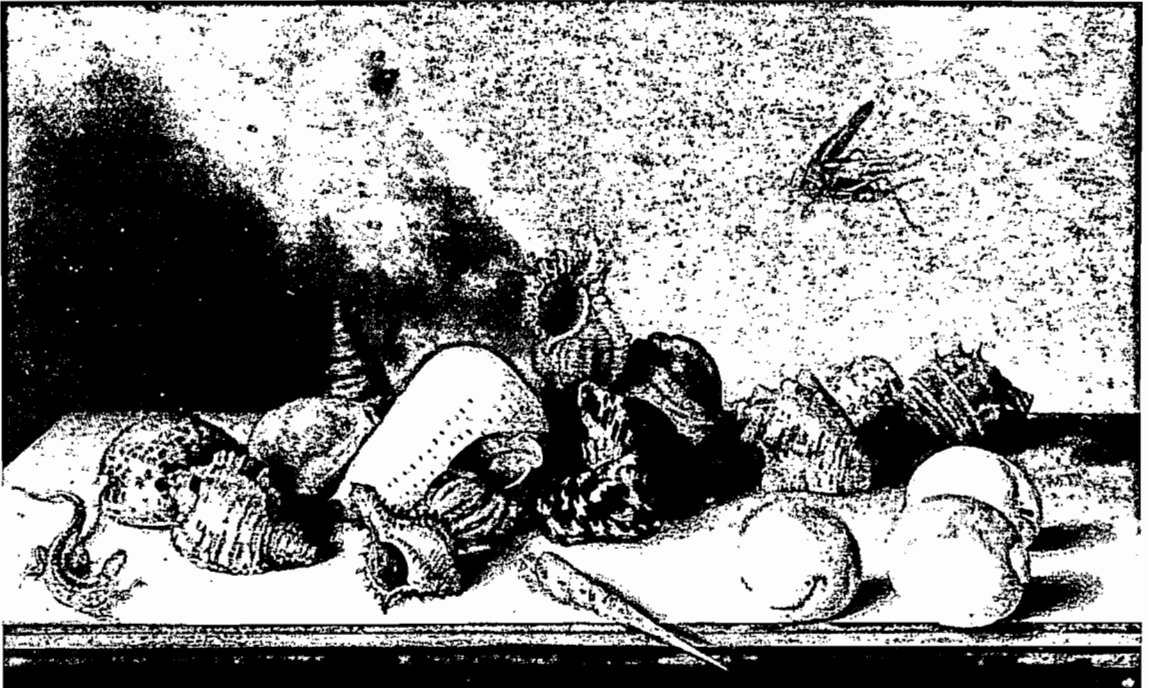


PHOTO 11 - « Nature morte », Balthazar Van Der Ast (1590-1656).
Nature morte avec coquillages, fruits et insectes.

chemin à travers cette contrée vierge de toute piste et semblable à un grand parc. »

L'efficacité des précipitations occultes est d'autant plus grande que la hauteur du couvert végétal retarde la reprise rapide de l'évaporation physique. « Quand nous sortîmes de la forêt, la rosée nous avait mouillés jusqu'à la taille et le soleil était très haut. Il faisait très chaud, le vent n'était pas encore levé et nous savions que les rhinocéros et les buffles qui s'étaient montrés étaient maintenant retournés au plus profond des bois pour se reposer à l'abri de la chaleur. »

Dans la deuxième moitié de la matinée s'obtient la perception physique de l'intense évapotranspiration, phénomène majeur sous les Tropiques mais assez peu étudié (7). « La brise se levait et nous l'entendions dans les hautes branches. Il faisait frais à l'ombre » mais à l'extérieur d'elle « le soleil était accablant » et « tandis que nous étions étendus-là, je pouvais sentir la chaleur du jour, l'assèchement de la rosée, la chaleur sur les feuilles et le poids du soleil sur le ruisseau. »

Si la brise se confirme, en début d'après-midi, elle procure un tel confort physiologique qu'elle est, sur les sites dégagés, comme un souffle de bonheur. « Maintenant, en regardant le tunnel d'arbres au-dessus du ravin, le ciel avec des nuages blancs poussés par le vent, j'aimais tant ce pays que j'étais heureux comme vous l'êtes quand vous venez d'être avec une femme que vous aimez vraiment... » « Ce ciel était plus beau qu'en Italie. Non pas du tout. Le plus beau ciel était en Italie et en Espagne et dans le Michigan du Nord, à l'automne et en automne dans le Golfe de Cuba. » La transparence des ciels profonds aurait-elle des nuances régionales qui puissent s'exprimer en termes météorologiques ?

Mais si la brise ne se lève pas, la chaleur de l'après-midi est dure. « Il n'y avait pas de nuages et je sentais le soleil maintenant, non pas juste comme de la chaleur mais comme un poids mortel sur ma tête et j'avais très soif. Il faisait très chaud, mais ce n'était pas la chaleur qui me tourmentait. C'était le poids du soleil. » Efficacité d'une radiation verticale, longtemps normale, à la surface des versants orientés à l'Ouest : « C'était une montée agréable dans la fraîcheur du matin et bien différente de l'escalade ardue de la même piste, la veille au coucher du soleil, quand les rochers et la poussière reflétaient la chaleur du jour. » En général le contraste de

l'exposition n'est pas du Nord au Sud, mais de l'Est à l'Ouest.

« Nous bûmes un peu de bière sous un arbre dans une pénombre qui semblait être de la fraîcheur liquide après l'éclat blanc du soleil. » Ce que l'arbre évite à son sous-bois et à l'homme - dont il importe qu'il ait sa place à l'ombre - explique l'adaptation dite xérophytique de son feuillage et amène à comprendre que des plantes résistantes à la sécheresse aient néanmoins leur origine phylogénétique dans l'hyléa.

« Nous nous couchâmes de bonne heure et pendant la nuit il plut un peu, une simple averse venant des montagnes » : un type de pluie orographique à contre-courant d'un flux d'alizé rebroussé par le relief.

2. La trace au sol de l'arrivée des pluies

Fin janvier, à l'Ouest. « Ce soir-là nous regagnâmes notre ancien camp à Mutu-Umbu... La seule différence était qu'à présent il faisait plus chaud la nuit, que sur les routes on enfonçait dans la poussière jusqu'au moyeu... » Mi-février, à l'Est. « ... Les pluies venant de Rhodésie avançaient chaque jour vers le nord... Chaque matin maintenant il fallait environ une heure de plus au ciel lourd, floconneux pour s'éclaircir et on pouvait sentir les pluies approcher, avançant régulièrement vers le nord aussi sûrement que si on les avait suivies sur une carte. » La langue d'air humide et lourd s'épaissit peu à peu, diffusée le jour, reconstituée la nuit : si les tornades sèches tourbillonnent en fin d'après-midi, les premières pluies surviennent plutôt la nuit.

La fin de la saison sèche est l'époque des feux de brousse tardifs : ils sont les plus complexes et l'on peut regretter qu'Hemingway ne fournisse que deux notations à leur sujet. « La colline suivante avait été incendiée et à sa base s'étendait un pan de brousse calciné. Dans la cendre, il y avait les traces des buffles qui étaient descendus et avaient pénétré dans la jungle épaisse du lit du ruisseau. Là, il y avait trop de broussailles et de lianes pour qu'on put les suivre... » Le dessin général des surfaces brûlées s'inscrit dans le maillage hydrographique : parfois le feu roussit les frondaisons extérieures, mais souvent il s'épuise avant de les toucher, moins faute de matière qu'à cause de la gaine d'humidité manquant la galerie. Si les conséquences du feu sur la végétation sont assez connues et si la

cause de l'incendie n'est mystérieuse que pour le voyageur étranger, l'extinction naturelle du feu, sur des lignes aussi bien anarchiques que régulières, reste souvent incompréhensible ; sans doute dépend-elle du puzzle des degrés locaux d'humidité superficielle, elle-même variable selon les heures (8). Le feu saisit la brousse comme un labour bien fait saisit la terre.

« Nous avons parcouru environ un kilomètre en file indienne, observant un silence absolu... quand nous vîmes que la route était mouillée devant nous. Là où le sable formait une croûte mince sur l'argile, il y avait une flaque d'eau et l'on pouvait voir qu'une pluie abondante avait tout détrempé devant nous... Il n'avait pas plu au camp. » La discontinuité spatiale des précipitations n'est-elle pas aussi un des facteurs favorisant l'écoulement pelliculaire ?

3. Initiation à la zoosphère

Hemingway perçoit l'atmosphère dans ses menaces et ses beautés. Subjugué par les scènes d'une nature en pleine activité vitale, il envisage de s'établir au milieu d'elle, sachant pouvoir y gagner sa vie par l'écriture, mais ayant à conjurer sa crainte, peut-être bien américaine, des maladies. Et, pour les refuter, il passe en revue les arguments propres à écarter son rêve : il a déjà souffert d'une maladie du pays (amibiase) sans en mourir ; de telles maladies existent ailleurs (« à l'époque de mon grand-père, le Michigan était dévasté par la malaria ») ; il a réchappé à une épidémie de fièvre jaune aux Tortugas ; il existe maintenant des remèdes efficaces... Pour faire bonne figure face à cette mort, que tout au long de son œuvre, il tente d'oublier, il appelle les contre-assurances de l'éradication et de la prophylaxie. «-Iles et continents nouveaux essayent de vous effrayer avec des maladies, comme un serpent siffle. Le serpent peut aussi être venimeux. On le tue. » En définitive, l'Amérique des années 1930 n'a-t-elle pas aussi son style de morbidité ? « Il est plus facile de bien se porter dans un bon pays en prenant des précautions simples que de prétendre qu'un pays qui est fini est encore bon. »

Notant fréquemment la présence d'insectes, il réserve ses plus belles descriptions au mystère spectaculaire des vols de sauterelles. « Il faisait très chaud et nous traversâmes une prairie où l'herbe arrivait aux genoux et où pullulaient de longues sauterelles roses, aux ailes de gaze, qui s'élevaient en nuage autour de nous, avec un

bourdonnement de faucheuse. » L'intérêt vient-il du contraste entre la dissimulation des écidiotopes et le grand envol ? « Le ciel était plein d'un passage de sauterelles poussées vers l'Ouest et, quand on levait les yeux il ressemblait à une vibration rose, tremblotante comme un vieux film, mais rose au lieu d'être gris... Le spectacle était passionnant et il m'était difficile de le prendre comme allant de soi. » Pour commencer à le comprendre il faut encore élargir l'horizon, ce qu'Hemingway put faire au cours de son voyage aérien à la hauteur des neiges du Kilimandjaro. « Regardant en bas, il vit un nuage rose tamisé se déplacer au-dessus du sol et dans l'air, comme la première neige d'un brouillard surgit soudain de nulle part et il comprit que les sauterelles arrivaient venant du Sud. »

Des grands animaux, Hemingway croque quelques portraits puissamment évocateurs. « Nous guettions les guérénuks, cette antilope au long cou que son port de tête fait ressembler à une mante religieuse »... « le galop de cheval à bascule des grotesques bubales aux longues jambes »... « les rhinocéros avaient tourné le dos et broutaient. Ils ne semblaient jamais remuer lentement. Ou bien ils bondissaient ou bien ils restaient immobiles... »

Les notations concernant les animaux et leurs comportements, trop nombreuses pour être reprises ici, mériteraient un commentaire zoographique spécialisé.

Mais les écrivains chasseurs apportent encore autre chose au géographe en lui révélant de manière presque physique, la composante animale de l'organisation de l'espace, aujourd'hui particulièrement explicitée par les Parcs de faune. Hemingway, qui montre les animaux dans leurs biotopes, nous fait voir aussi les étapes de la transgression humaine sur leur territoire et permet d'expérimenter l'interconnexion des chemineurs les plus divers (pistes d'animaux, sentiers de chasseurs, voies à peine carrossables, routes, grand axe du Cap au Caire, survol aérien) qui ouvrent le contrôle du terrain.

L'exemple de la lisière suggère l'intérêt de cette appréhension de l'espace. Certes, le couvert forestier est protecteur « bien que nous eussions pénétré dans la forêt là où elle était trop épaisse pour que nous puissions tirer ou décrire un grand cercle, nous ne les vîmes ni les entendîmes... il y avait beaucoup de tas de crotin sec mais nous ne vîmes rien sauf des pigeons verts et quelques



PHOTO 12 - « ...des terrains plats et boisés où l'on se promenait comme dans un parc aux cerfs. » (E. Hemingway)

singes. » Mais les animaux dont la fuite rapide est la principale défense n'y trouvent protection qu'en restant aux aguets : « nous vîmes deux femelles de koudous et un faon qui sortaient des bois pour manger ; ils avançaient en broutant vite, puis la tête levée regardaient devant eux longtemps avec la vigilance de tous les animaux qui broutent dans une forêt. » Tout autre est la convivialité des savanes ouvertes dont le Parc de Ngorongoro Crater offre, aux heures paisibles, l'étonnante démonstration. Ainsi la lisière, avec la dualité de ses ressources, est un monde fréquenté. « Nous parcourûmes toute l'orée de la forêt et elle était pleine de traces et de fumées fraîches de rhinocéros, mais il n'y avait aucun rhinocéros. » Monde fréquenté mais incertain où l'Homme, ici même (9), s'est distingué des Anthroïdes sans perdre l'atavisme de ses envoûtements (10).

De l'orée de la forêt, interface de l'Anthroïde et de l'Homme, Hemingway fait fréquemment le symbole qui rejoint la fréquente opposition de la montagne véridique à la plaine sans repère (11). Les symboles littéraires ne seraient-ils pas aux sciences humaines ce que les mythes sont au bon sens collectif ?

III. Méthodologie, épistémologie, déontologie

Les pages qui précèdent auront montré, même pour des géographes connaissant les lieux, qu'Hemingway sait décrire un pays de manière fructueuse. Sa réussite tient à un art très conscient et qui le conduit naturellement à des interrogations voisines de celles que soulève le métier de géographe. Comment ne chercherait-il pas, lui aussi, à mieux cerner cette matière première commune dont la chronique « absolument sincère » lui paraît pouvoir « rivaliser avec une œuvre d'imagination ». Mais quel est donc enfin ce tropisme qui pousse quelques écrivains, géographes et voyageurs à concrétiser leurs rêves et à rêver le concret ?

1. Décrire d'abord

La motivation de l'effort qu'une telle restitution demande, profonde et floue, paraît presque enfantine. « J'aimerais écrire quelque chose sur le pays et les animaux et à quoi cela ressemble pour quelqu'un qui n'y connaît rien - Essayez ! - Ça ne peut pas faire de mal. »

Hemingway, dont la connaissance du kiswahili n'est même pas élémentaire, considère que l'on ne peut pas parler d'un pays sans en comprendre la langue. Devra-t-il alors tout taire de son safari tanzanien ? « ... Si j'écris là-dessus, ce ne sera que de la peinture de paysage, jusqu'à ce que je m'y entende... »

L'obstacle de la langue n'est cependant pas rédhibitoire. Cette langue n'est, à l'échelle anthropologique, que l'avatar d'une sémiologie bien plus large. A propos d'une manœuvre de chasse avec une demi-douzaine de pisteurs qui ne parlaient pas le même dialecte, Hemingway écrit : « Vous vous demandez comment tout ceci pouvait être discuté, décidé et compris malgré l'obstacle des langues et je vous dis que ce fut aussi librement discuté et distinctement compris que si nous avions été une patrouille de cavaliers parlant tous le même langage. » Certes, la sympathie vaut mieux que le pathos. Et c'est d'elle qu'émerge aussi l'interlocution, fut-elle de sabir, par assimilation inconsciente et imparable des mots qui conviennent. « M'uzuri qui signifie bon, bien, mieux avait trop longtemps ressemblé au nom d'un Etat, et, en marchant, je construisais des phrases avec Arkansas et M'uzuri dedans, mais maintenant ce mot semblait naturel, n'avait plus besoin d'être mis en italique, juste comme tous les mots arrivaient à être propres et naturels. » Les glossaires contiennent la première interprétation des paysages et prennent souvent les autres de court (12).

Il faut donc décrire avant même d'avoir en tête les *a posteriori* qui pourraient biaiser le tableau. « La première impression que l'on a du pays a beaucoup de valeur. » Mais c'est un phénoménisme terriblement subjectif et contingent qui vaut « probablement plus pour soi que n'importe qui d'autre ; c'est là le chiendent. » L'impression première est épistémologiquement sauvée si explicitement reconnue comme expérimentale : « On devrait toujours l'écrire pour essayer de la fixer. Peu importe ce que l'on en fait. » Elle est alors, nonobstant ses faiblesses, la condition *sine qua non* du renouvellement des problématiques. C'est ce que Hemingway déclare à propos d'un projet d'étude sur les révolutions. « Il est très difficile de savoir quoi que ce soit de vrai sur ce que vous n'avez pas vu vous-même, parce que ceux qui échouent ont si mauvaise presse et que les vainqueurs mentent toujours tellement. » N'est-il pas vrai aussi que les maîtres du pouvoir, fut-il intellectuel, et leurs contestataires, ont sur leur territoire des vues différentes

qui ne l'empêche pas d'être ce qu'il est, et de leur être commun avec d'autres ?

L'expérience subjective doit être transcrite de manière sincère et avec application, en bénéficiant si possible, de l'aide - au moins morale - de quelques amis. Retour de chasse, épuisé et somnolent dans les émanations du moteur chaud, Hemingway traversant le pays des Masai, heureux et se souciant de comment le faire voir, invoque le souvenir de son « vieux Chink ». « Le capitaine Eric Edward Dorman-Smith, M.C. du Cinquième Régiment de Fusilliers de sa Majesté - S'il était là, nous pourrions discuter comment décrire ce pays pareil à un parc aux cerfs et s'il suffisait de l'appeler parc aux cerfs. » Quelle place les petits groupes d'amis ne tiennent-ils pas dans l'histoire des idées ! Cette « agréable et reconfortante mauvaise odeur des camarades » est la compensation, aussi utile qu'éphémère, des lourdes charges qui pèsent sur les re-créateurs.

Rude est la tâche de ceux qui, à contre-courant de toutes les disciplines, voudraient saisir l'unité de l'existential. « Un pays à la fin est usé par l'érosion et la poussière s'envole et les gens meurent tous et aucun n'a la moindre importance et ne dure, sauf ceux qui pratiquent les arts. » « Ceux-ci à présent souhaitent cesser leur travail parce qu'il est fort difficile, trop solitaire et c'est pas à la mode. » Force leur est d'atteindre « une chose que vous ne pouvez jamais sentir que par vous-même. Ce quelque chose, je ne peux pas encore le définir tout à fait, mais ce sentiment vient quand vous écrivez bien et en vérité sur un sujet et que vous savez objectivement pourquoi vous avez écrit ainsi même si ceux qui sont payés pour le lire et en rendre compte n'aiment pas le sujet et disent, en conséquent, que tout cela est imposture » car « vous en connaissez la valeur absolue. »

Leur tâche serait folle si elle ne revêtait la modestie classique faite d'emprunts bien rendus. « Un nouveau classique n'a aucune ressemblance avec les classiques qui l'ont précédé. Il peut voler à tout ce qui est meilleur que lui, à tout ce qui n'est pas un classique, tous les classiques font cela. Certains écrivains ne sont nés que pour aider un autre écrivain à écrire une phrase. » Que la réussite soit l'apanage des artistes ne condamne pas les laborieux chercheurs. « Nous avons eu des écrivains de rhétorique qui ont eu la bonne fortune d'une petite trouvaille dans la chronique d'un autre et en voyageant, sur le

comment des choses, des baleines par exemple et cette connaissance est enveloppée dans la rhétorique comme des cerises dans un pudding. » N'est-ce pas le lot ordinaire des géographes ? Et comment pourrait-il en être autrement du fait même de leur art de la synthèse qu'Hemingway paraît appeler de tous ses vœux. « Les naturalistes devraient tous travailler seuls et quelqu'un d'autre devrait établir pour eux les rapports entre leurs découvertes. »

Ce « quelqu'un d'autre » devrait avoir la pleine maîtrise des référentiels, l'art de restituer les résultats acquis par des voies différentes et selon un ordre dont la seule règle serait de ne pas être gratuit. Hemingway est un de ces maîtres du langage, des plans et de la composition dont les re-créateurs d'interfaces sont d'ores et déjà amenés à utiliser l'expertise (comme le montre, par exemple, l'admirable ouvrage collectif sur la Méditerranée édité sous la direction de Fernand Braudel).

2. Comparer, ensuite

Si les correspondances relèvent de la pensée magique et si les comparaisons ne sont qu'un jeu après les rigueurs de l'analyse, le raisonnement analogique est promis, avec l'informatique, à un si brillant présent que l'avenir en paraîtrait inquiétant sans le référentiel du vécu. Bien qu'elle se dise parfois « science du particulier », la géographie est aussi art des réminiscences par le commentaire de la carte, l'établissement des typologies et son obligation d'Histoire. Les rapprochements sont le charme des récits denses, comme celui de Hemingway.

« La route était une piste dans des gradins de rochers massifs, usés par les pieds des caravanes et des troupeaux, et elle s'élevait à travers le chaos impraticable (boulder) entre une double rangée d'arbres dans les collines. Le pays ressemblait tellement à l'Aragon que je ne pouvais croire que nous ne fussions pas en Espagne jusqu'à ce que, au lieu de mules bâties nous n'eussions rencontré une douzaine d'indigènes jambes et tête nues, vêtus d'un tissu blanc qu'ils portaient ramassé sur l'épaule comme une toge, mais quand nous les eûmes dépassés, les grands arbres le long de la piste au-dessus des rochers étaient d'Espagne et j'avais déjà suivi cette même route. » Est-ce l'Aragon celtibérique qui inspire à Hemingway cette certitude dans les montagnes précambriennes rajeunies de Kibaya ? Et pense-t-il au lac Manyara quand il écrit en 1938 dans

Le vieil homme près de son pont : « Je surveillais le pont et cette région du delta de l'Ebre qui ressemble tant à l'Afrique. »

Il est plus explicite à propos du « pays de Droopy » situé dans le piedmont de l'escarpement Mbulu : « Il ressemblait aussi à la Navarre : le calcaire affleurant de la même manière, la disposition des terrains, les arbres le long des cours d'eau et les sources. » Qui partage le cliché de l'Espagne africaine admettra bien sa réciproque et la véracité des ressemblances scénographiques dans des régions anciennes, fracturées, sèches et qui furent lacustres. La géographie physique générale pratique beaucoup ces rapprochements, et celui-ci est fondé. Pourquoi la géographie humaine y mettrait-elle plus de réticences ? « ... Et il y avait maintenant de petits arbres et une brousse fermée le long de la route qui commençait à grimper, et puis nous atteignîmes des collines bleues, vieilles, usées, des collines boisées d'arbres comme des hêtres et des groupes de huttes avec des feux qui fumaient et le bétail qu'on rentrait, des troupeaux de moutons et de chèvres et des champs de maïs et je dis à P.O.M. : c'est comme la Galice. »

Le guide anglais du safari s'étonne d'avoir traversé trois provinces d'Espagne en une seule journée. « Cela y ressemble vraiment. Il n'y a aucune différence, dis-je. Rien que les constructions. » C'est, à mon sens et en partie bien entendu, définissablement vrai en s'appuyant, pour ne citer que deux exemples, sur les similitudes des données climatiques ou des modalités spatiales de l'usufruit de la brousse (13). Voulant faire comprendre à des lecteurs français la forte originalité des hautes terres du Kenya par rapport aux pans de socle qui les portent, F. Maurette n'hésite pas à écrire : « L'Auvergne auprès du Limousin ». Le procédé n'est pas que didactique car la comparaison est prodrome d'un raisonnement analogique sans doute promis à de nouveaux succès.

La comparaison vécue des lieux ne peut se faire que dans le décalage des temps ; elle appelle à soi l'épaisseur psychologique, littéraire ou historique qu'on leur connaît. L'inverse est aussi vrai que les similitudes de situations physiques : vues, touchers, ambiances... goment efficacement le temps écoulé. Au moment même où Hemingway, dans le canyon de l'escarpe, enregistre sensoriellement l'évapotranspiration, il participe, par la lecture des *Cosaques* de Tolstoï, à un autre espace-temps. « Il y avait là-dedans

la chaleur de l'été, les moustiques, le sentiment de la forêt aux différentes saisons de cette rivière que les Tartares traversaient pour faire des coups de main, et je vivais encore dans cette Russie. » La déconnexion des contrôles libère le flux de subconscience et le voilà bientôt dans le Michigan de son enfance, dans le Paris du 16^e arrondissement « et toujours l'Italie, meilleure que n'importe quel livre » et il rêve, lui allongé dans la savane au-dessus de la Rift Valley sèche de « s'étendre dans les bois de châtaigniers et dans la brume de l'automne derrière le Dôme ».

L'ubiquité mentale, ivresse d'intelligence avec des siècles et des lieux, fait en définitive approcher l'insaisissable. « Tout ce que je désirais maintenant, c'était retourner en Afrique. Nous ne l'avions pas quittée, encore, mais quand je m'éveillais la nuit, je restais allongé, à l'écoute, la regrettant déjà. »

Sur ce chemin dangereux, Ernest Hemingway progresse par l'action et par l'art. L'insaisissable, c'est aussi ce Koudou dont la traque lui fournit toute la trame d'un récit qui prend « l'allure d'une chasse spirituelle ». « ... Il a le secret, au milieu des croquis pris sur le vif et de descriptions qui expriment un besoin de participation organique avec la nature, de dessiner, dans le courant même de l'action, le sens ou l'appétit qui la commande. C'est ainsi que la poursuite ou l'affût, grâce à l'extase des sensations qu'ils procurent, deviennent un moyen de réconcilier l'éphémère et l'éternité, un moyen d'atteindre ce présent perpétuel qui est (sa) hantise. » Présent perpétuel ? N'est-ce pas là l'objet dont voudrait se saisir la géographie ?

3. Expliquer, enfin

Avec *Le Vieil Homme et la Mer* (1952), au terme de son œuvre, Hemingway proclame qu'une vaste solidarité cosmique lie tous les êtres entre eux. Quel géographe n'a pas, peu ou prou, contribué à la validité de ce thème ?

La quête de l'insaisissable n'est pas longtemps supportable et il faut finir par tuer et posséder, ne fusse que son sujet... Puissant est chez Hemingway l'instinct possessif appliqué au milieu. « Maintenant, étant en Afrique, je désirais ardemment en savoir davantage, les changements de saison, les pluies sans obligation de voyager, les petits désagréments, rançons de cette réalité, le nom des arbres, de ses petits animaux et de tous ses oiseaux, connaître son

langage et avoir le temps d'y rester et de se déplacer sans hâte. » Et, au lieu de tuer les bêtes, « toute la journée je m'allongerais derrière un rocher et les verrais assez longtemps pour qu'elles m'appartiennent à jamais. » De fait Hemingway revint en Afrique, subit un grave accident d'avion dont il ne se remit jamais et qui précipita son suicide. Grande est aussi chez le géographe l'aspiration à maîtriser son terrain, politiquement parfois...

Les goûts et les circonstances de la vie d'Hemingway l'ayant amené fort loin de chez lui, il devait aussi se convaincre de son droit d'appropriation. « J'adorais ce pays et je m'y sentais chez moi et, quand un homme se sent chez lui en dehors de l'endroit où il est né, c'est là qu'il est destiné à aller. » « Nos ancêtres sont allés en Amérique parce que c'était l'endroit où aller - ç'avait été un bon pays et nous en avions foutu un sacré gâchis et j'irais maintenant ailleurs comme nous avons toujours eu le droit d'aller ailleurs et comme nous l'avons fait. » Hemingway s'enflamme mais pas au point d'oublier toute prudence « on pouvait toujours revenir », ni de contester à l'autre la libre mobilité qu'il s'octroie. « Laissons les autres venir en Amérique qui ne savent pas qu'ils arrivent trop tard. » Cynisme ou libéralisme à l'époque des quotas ? « Maintenant j'irais ailleurs. Nous le faisons toujours autrefois et il y avait encore de bons endroits où aller » (1935).

La proclamation, aussi coloniale et américaine qu'elle puisse être, n'est pas inconsciente du rapport de force qui la permet et des conséquences qu'elle implique. « Un continent vieillit vite quand nous y arrivons. Les indigènes vivent en harmonie avec lui. Mais l'étranger détruit, coupe les arbres, draîne, de sorte que l'approvisionnement en eau est perturbé et que le sol, au bout de peu de temps, une fois la terre retournée, s'épuise ; ensuite il commence à s'envoler comme il s'est envolé dans tous les vieux pays et comme je l'ai vu commencer à s'envoler au Canada. » Suit la description des dangers du machinisme. « La machine ne peut pas reproduire ni fertiliser le sol et elle mange ce qu'elle ne peut pas produire. » Mériterait une référence le géographe qui aurait écrit cette mise en garde, dix ans avant le « Plan des Arachides » de 1947 - gigantesque opération de culture mécanisée en Tanzanie, dont Pierre Gourou a décrit la faillite (14).

Hemingway, quoique déclarant « qu'un pays a été fait pour être tel que nous l'avons trouvé »,

sait bien que ni les prophéties, ni les bilans consciencieux, ne modifient le cours des choses. « Nous sommes les envahisseurs et, après notre mort, nous pourrions l'avoir ruiné mais il sera toujours là et nous ne savons pas les changements qui se produiront par la suite. Je suppose qu'ils finiront tous comme la Mongolie. »

L'usure de la planète est un leitmotiv chez cet homme du Nouveau Monde qui, voyageant dans l'Ancien, toujours chassant, pêchant ou faisant la guerre, était sans doute bien placé pour prendre la mesure géobiologique de l'aventure humaine. Que de grands esprits éprouvant intensément ce besoin, devrait confirmer les géographes dans leur obligation de faire servir intelligi-

blement les études physiographiques à la compréhension des paysages. Ils sont aujourd'hui saisis, dans leur unité protéiforme, depuis les satellites. Mais ne l'étaient-ils pas déjà depuis Sirius ? « Il nous mena à travers des bois qui avaient l'aspect de l'automne en Amérique et où l'on se serait attendu à lever un coq de bruyère. Et, de fait, nous levâmes des perdrix et, les regardant voler, je me disais que tout pays dans le monde est un même pays et que tous les chasseurs sont un même peuple. »

Ainsi, les lieux sont communs. Et la littérature, qui en a longue expérience, peut concourir avec la géographie pour que « là où nous allons, si nous connaissons notre métier, vous puissiez y aller comme nous ».

NOTES ET RÉFÉRENCES

- (1) Maurette sentait bien la nécessité de mettre en garde ses lecteurs. « ... Il s'en faut que dans la nature, les grandes lignes elles-mêmes aient cette continuité et cette homogénéité qui apparaissent un peu fallacieusement sur une carte schématique à petite échelle... mais l'important est que partout la dénivellation existe, très accentuée, entre le fond de chaque élément des fosses et les portions encaissantes » (*G.U.*, p.97).
- (2) Décivant steppe, Buschwald, savane et Parkland-schaft, Maurette se garde bien d'en faire une séquence zonale mais, faute de se référer aux mécanismes hydro-pédologiques qui commandent la répartition des faciès, s'oblige à des localisations difficiles à cerner.
- (3) Il faudrait montrer les liens, certes indirects mais réels, entre l'usage habituel de l'automobile et le paradigme de zonalité dans ces années 1920-1930 qui furent celles des grandes « croisières Citroën ». Gide le fait sentir dans son *Voyage au Congo*. Claudel y revient explicitement dans son Journal. « L'automobile permet les vues d'ensemble et l'intelligence géographique » (p.280). « Qui comprenait un pays avant l'automobile ?... Tout a pris un sens, un dessin, une composition » (id. n° 2, p. 1215, La Pléiade).
- (4) Les écrivains généralement plus sensibles que visuels, fournissent un fonds inépuisable et précieux pour illustrer l'interface des types de temps et de genres de vie. C'est ce qui a pratiquement échappé aux études contemporaines des géographes, alors qu'on était autrefois habitué à traiter « Des Travaux et des Jours ».
- (5) Lévi-Strauss explique (*Tristes Tropiques*, p.68) pourquoi les « hommes prêtent plus d'attention au soleil couchant qu'au soleil levant » ; c'est que « l'aube n'est que le début du jour » alors que le crépuscule peut en être la méditative récapitulation. Mais c'est là une pensée maintes fois réfléchie et que n'illustrent ni Hemingway ni René Maran. Dans *Batouala* (Prix Goncourt 1921), Maran donne pour les savanes rugueuses de la Dorsale Centrafricaine des descriptions d'aurore qui sont aux sources mêmes d'une approche géographique du pays. Hemingway a eu la chance de lire *Batouala* dont il fit le compte-rendu dans le *Toronto Star Weekly* du 25 mars 1928. « On y sent les odeurs du village ; on en mange la nourriture, on y voit l'homme blanc tel que le voit le noir... c'est tout ce qu'il y a dans cette histoire, mais, lorsque vous avez fini de la lire, vous avez été à *Batouala* et cela veut dire que c'est un grand roman » (d'après l'introduction de R. Asselineau, La Pléiade, p.1631).
- (6) Pour un exemple précis des variations climatiques journalières, voir C. Prioul (1981) « Eléments de bioclimatologie » in *Atlas du Rwanda*, Nantes, 1981.
- (7) F. Maurette a parfaitement pressenti l'importance particulière du phénomène d'évapotranspiration dans la région décrite. En cinq pages, le terme évaporation revient quatre fois et il lui

consacre une courte évocation : « La terre, devenue ardente, au lieu de condenser les vapeurs d'eau venues de l'Ouest les dissout dans l'air... » avant de mettre en garde contre le danger de sous-estimer son rôle : « ... Il ne faut pas négliger que, sous ce climat torride, l'évaporation diurne est très importante... »

- (8) Voir Yves Monnier, *La poussière et la cendre*, A.C.C.T., Paris, 1981, 252 p. « Dans les savanes-parcs forestières le feu du matin a du mal à passer car la litière épaisse est chargée de rosée jusqu'à 10 h, sauf en période d'harmattan. Dans ces mêmes formations jamais à l'abri d'un orage, une petite pluie peut stopper un feu de brousse. Il arrive parfois qu'une averse, très localisée dans l'espace, ait mouillé un fragment du manteau végétal qui se transforme alors en un fot de non-brûlé au milieu d'un champ de cendres. »
- (9) Voir Yves Coppens, *Le singe, l'homme et l'Afrique*, 1984, Fayard, Paris.
- (10) Quoique son explication soit insuffisante, F. Maurette confirme l'intérêt pour l'homme de ce lieu géométrique des peuplements archaïques. « Le chasseur installe cette demeure primitive (huttes de branchages ou de roseaux, très basses, où l'on n'accède qu'en rampant) généralement près de la lisière de la forêt pour être plus près de l'affût d'où il guettera l'antilope de la steppe voisine... » (*G.U.*, p. 127).
- (11) Il faut retenir cette attirance qu'exercent les limites, les lisières, sur Julien Cracq. Certes, l'identification de la limite fait partie intégrante de l'analyse géographique mais chacun sait aussi le casse-tête qu'elle occasionne avant de se résoudre à la subjectivité des nuances. Au contraire le littérateur trouve là à exercer sa sensibilité, son sens de l'action et les ressources de son art. Et peut-être faut-il au géographe de semblables qualités pour décrire les seuils, les marges, les banlieues...
- (12) Voir Thierry Arnold « Lexique de l'espace agraire au Rwanda, *Etudes Rwandaises* n° 2, 1978, pp. 41-98. On s'étonne de ne pas voir ce travail cité dans *Abrégé agro-pastoral du Rwanda* de S. Desouter, A.C.C.T., Paris, 1982, 237 p.. Arnold illustre bien une conclusion de F. Sigault : « La température, la pression, les pluies, le relief, la nature du sol... n'ont pas d'intérêt a priori mais seulement dans la mesure où les hommes ont des mots pour en parler et des techniques pour les utiliser (in *L'agriculture et le feu*, 1975, Mouton, Paris, 320 p.). Sans doute faut-il encore mieux établir cette « adéquation organique, en quelque sorte, entre la connaissance et le réel » dont Claudel s'émerveillait (« Étrange et complète correspondance du physique et du moral manifestée par le Langage », *Journal*, La Pléiade p. 208).
- (13) Voir C. Prioul, « Températures » in *Atlas du Rwanda*. « La forte altitude moyenne du pays place les températures rwandaises à un niveau mésothermique dont un équivalent, toutes choses différentes par ailleurs, peut être trouvé sur la façade atlantique lusitano-marocaine. Voir aussi A. Silbert, *Le Portugal méditerranéen à la fin de l'Ancien Régime*, Senpen, 617 p. « On se demandera même dans quelle mesure l'économie des friches alentejanas a préparé à la colonisation de l'Amérique tropicale et subtropicale une population portugaise accoutumée à des techniques et à un genre de vie si proches de ceux qui s'y rencontrent. »
- (14) Voir Gourou P. : « Une expérience d'agriculture mécanisée en Afrique Orientale : le Plan des Arachides », *Cahiers d'Outre-Mer* n° 30, avril-juin 1955, pp. 48-118. Le centre principal de l'expérimentation, Kongwa, se trouve à 120 km au sud de la route suivie par Hemingway, à la longitude de Kibayi.

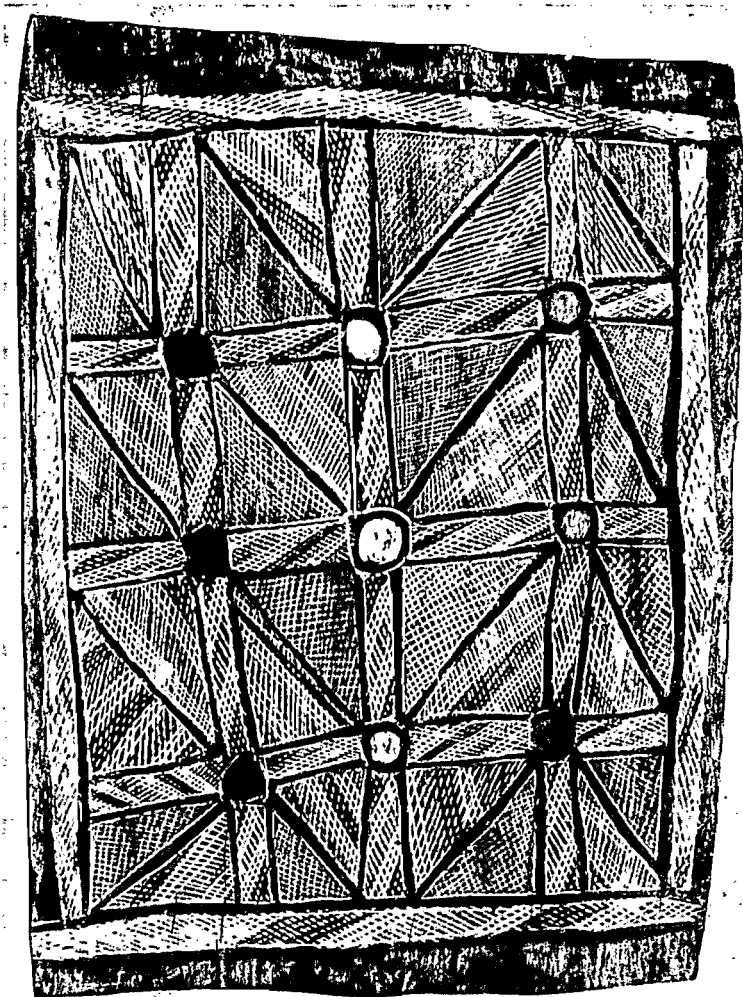


PHOTO 13 - Composition géométrique, Milingimbi. Cette peinture sur écorce illustre le voyage mythique des sœurs Djungao. Les cercles représentent les sources, jointes par les chemins (lignes) qui traversent la plaine (zones hachurées). Australie, idem.

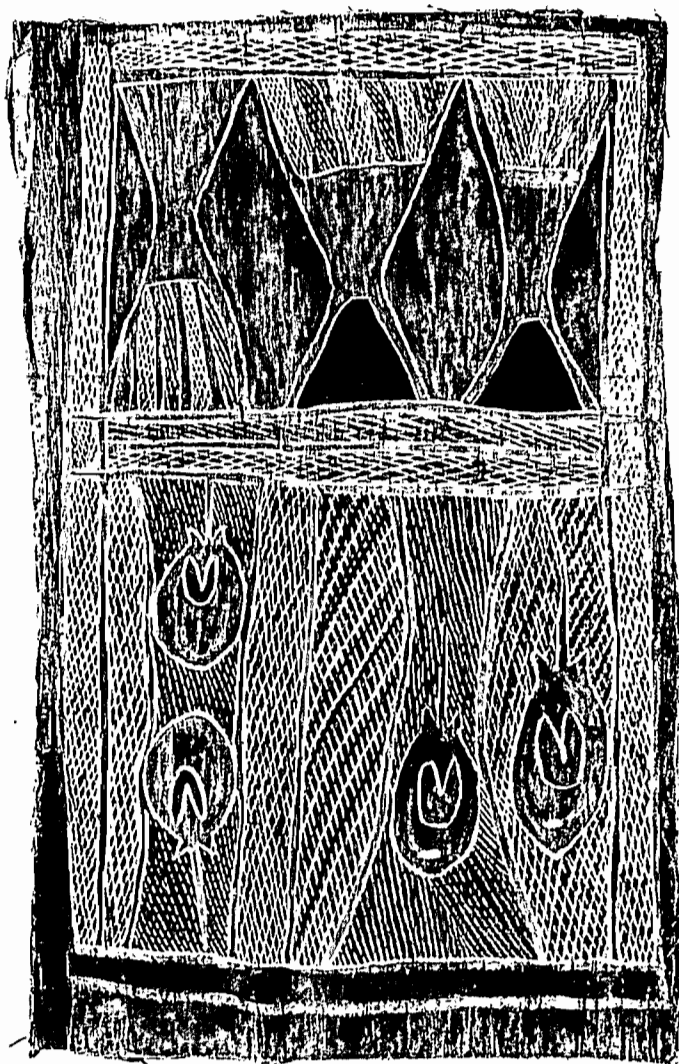
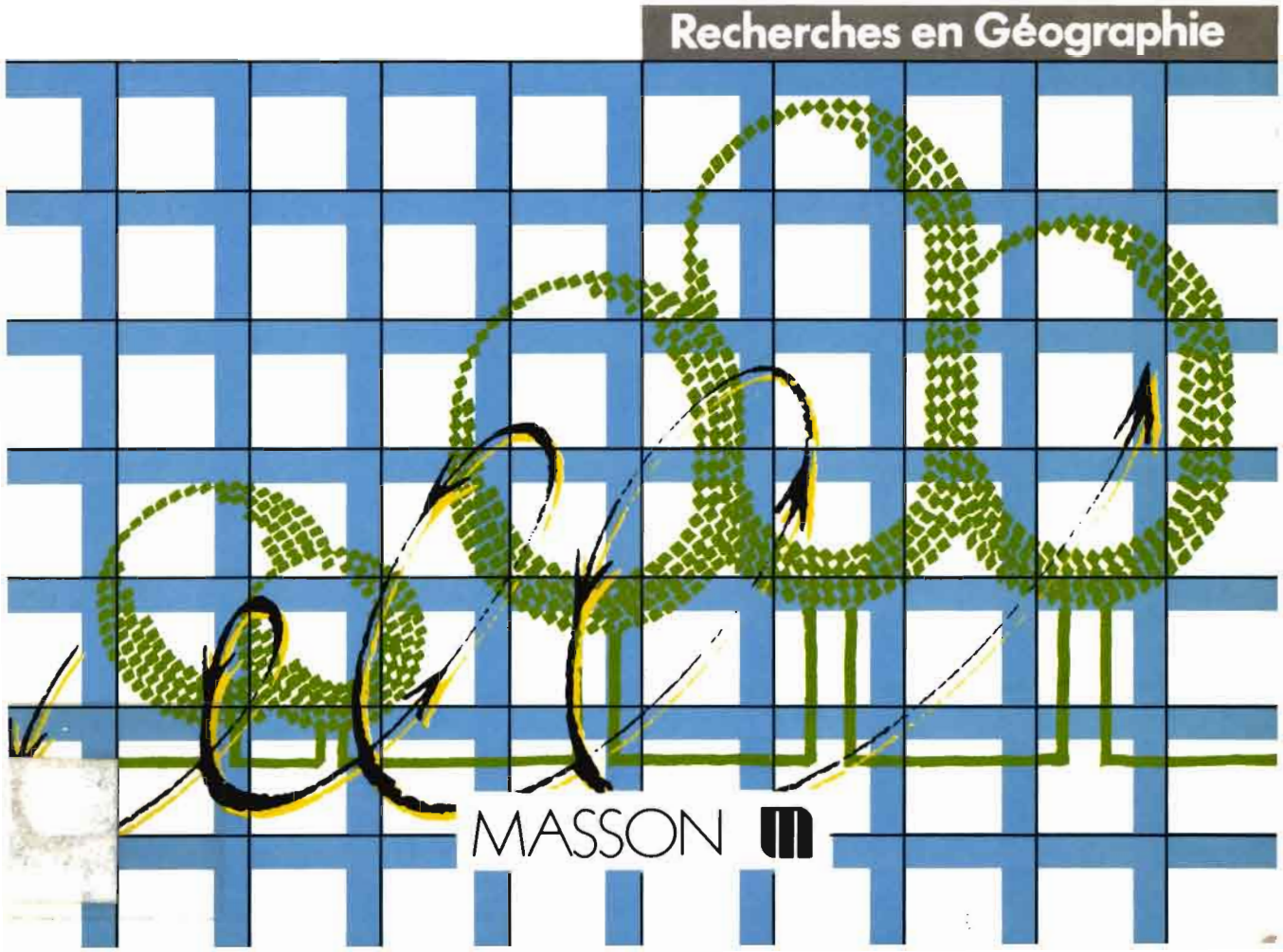


PHOTO 14 - Paysage marin à la saison des pluies. Nuages dans le ciel, quatre poissons cherchant leur nourriture sur le fond sableux de la mer. Yirkalla. Australie, idem.

sous la direction de
Y. Chatelin
et G. Riou

MILIEUX ET PAYSAGES

Recherches en Géographie



MASSON 

RECHERCHES EN GÉOGRAPHIE

MILIEUX ET PAYSAGES

Essai sur diverses Modalités de Connaissance

CHANTAL BLANC-PAMARD
YVES BOULVERT
LAWRENCE BUSCH
YVON CHATELIN
FRANCIS HALLÉ
CHRISTIAN PRIOUL
JEAN-FRANÇOIS RICHARD
GÉRARD RIOU

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut Français de Recherche
Scientifique pour le Développement en Coopération (ORSTOM).

MASSON

PARIS NEW YORK BARCELONE MILAN SÃO PAULO MEXICO

1986